



Caroline Meriaux

Grands textes, grands auteurs en Psychanalyse

- Analyse -

« Le remaniement pulsionnel sur lequel repose notre aptitude à la civilisation, peut lui aussi être ramené en arrière -de façon durable ou transitoire- par les interventions de la vie. Sans aucun doute, les influences exercées par la guerre sont au nombre des forces capables de produire un tel retour en arrière et c'est pourquoi nous n'avons pas à considérer comme inaptes à la civilisation tous ceux qui actuellement ne se comportent pas en hommes civilisés et il nous est permis d'espérer qu'en des temps plus tranquilles l'ennoblissement de leurs pulsions se rétablira » (Sigmund Freud, considérations actuelles sur la guerre et sur la mort (1915)).



En 1915, en pleine Première Guerre Mondiale, Freud écrit *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*. Freud a alors perdu l'illusion d'une guerre brève et pris la mesure de son horreur. En même temps, il se plonge dans un travail d'écriture et d'élaboration métapsychologique considérable, comme si le travail et la réflexion étaient la seule arme contre l'offense de la guerre à l'encontre de la psyché et de ses idéaux. *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* débute par la description de l'effet produit par la guerre sur les individus : ils sont déconcertés, confus, déstabilisés. Freud juge la guerre responsable de la misère animique de « ceux de l'arrière ». Une illusion s'est effondrée ; celle de la paix entre les peuples « civilisés ». Les raisons de la désillusion sont doubles ; elles tiennent aux individus et aux collectivités. Les deux essais composants *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* révèlent finalement une tentative de rapprocher les mécanismes psychiques relevant du singulier (l'individu) et du général (le collectif), comme il le fera dans un ouvrage détaillé *Psychologie des foules et analyse du moi* six ans plus tard.

Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort est un texte élaboré cinq ans avant la parution de *Au-delà du principe de plaisir* dans lequel il tirera les conséquences durables sur le psychisme des combattants revenus de la guerre (observation des névrosés de guerre qui revivent sans cesse leur expérience traumatique lors de cauchemars notamment). C'est à partir de ces observations qu'il mettra en lumière le phénomène des compulsions de répétition et ouvrira le champ du dualisme pulsions de vie et pulsions de mort.

Bien qu'en 1915, Freud n'ait pas encore exploré cette voie, ses *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* vont d'ores et déjà dans le sens de l'existence d'une pulsion de destruction qu'il appelle « mauvais penchants » ou « penchants primitifs » qui se verraient transformés sous l'influence de facteurs érotiques afin de rendre l'homme apte à la civilisation. C'est dans ce contexte que Freud écrit : « *Le remaniement pulsionnel sur lequel repose notre aptitude à la civilisation, peut lui aussi être ramené en arrière – de façon durable ou transitoire – par les intervention de la vie. Sans aucun doute, les influences exercées par la guerre sont au nombre de forces capables de produire un tel retour en arrière et c'est pourquoi nous n'avons pas à considérer comme inaptes à la civilisation tous ceux qui actuellement ne se comportent pas en hommes civilisés et il nous est permis d'espérer qu'en des temps plus tranquilles l'ennoblissement de leurs pulsions se rétablira* »¹. Freud alerte sur le fait qu'un traumatisme tel

1 S. FREUD, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, essai *La guerre et ses déceptions*, 1915

que la guerre a pour conséquences un « retour en arrière » de la pulsion. Pour autant, l'appareil psychique ayant auparavant connu une évolution pulsionnelle adéquate à la civilisation, il reste possible que cette régression ne soit que momentanée. Il est permis, à la lumière des découvertes freudiennes à l'après-guerre, de donner un éclairage conceptuel à ce dont il témoigne et exprime dans cette citation.

I. L'aptitude à la civilisation est rendue possible par une transformation des pulsions primitives sous l'effet de la culture et de l'éducation :

Le concept de pulsion s'est éclairé et enrichi au fur et à mesure des découvertes freudiennes. Dès 1905, avec ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud en aborde certains aspects et donne naissance à une théorie des pulsions qui trouve sa consécration dans un texte qui lui sera dédié : *Pulsions et destins des pulsions* écrit en 1915. Pour autant, cette théorie des pulsions ne pouvait à l'époque s'élaborer qu'à la lumière de la première topique. C'est à partir de son ouvrage intitulé *Au delà du principe de plaisir* de 1920 que Freud introduit la notion de pulsion de mort, en prise avec Thanatos et qui conduit à une tendance à la répétition, au retour au même. Avec cette découverte, la deuxième topique et ses trois instances prennent naissance : le moi, le ça et le surmoi ; concepts clés qui affinent la compréhension de l'évolution pulsionnelle permettant l'acquisition de l'aptitude à la vie civilisée.

A) La satisfaction pulsionnelle comme réponse au principe de plaisir :

Freud définit la pulsion comme un concept-limite entre le psychisme et le somatique. Pour lui, le fondement de la pulsion est biologique : c'est au travers des besoins physiologiques et de leur satisfaction que se structurent au niveau inconscient leurs représentations psychiques. Ils constituent le prototype de toute pulsion. La satisfaction d'un besoin physiologique procure une sensation de plaisir alors que le besoin lui-même (par exemple, la faim) place, à contrario, l'organisme dans un état de tension auquel s'adjoint une sensation de déplaisir. C'est sur ce modèle que la notion de pulsion s'étaye.

Selon la définition du *Vocabulaire de la psychanalyse* établi par Laplanche et Pontalis :
« La pulsion est un processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique,

facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but². Et c'est animé par l'énergie pulsionnelle (« la poussée »), au travers de la recherche de la satisfaction de la pulsion (« le but ») afin de diminuer l'état de tension (« la source ») que l'organisme se met en marche, qu'il a l'impulsion d'agir. De la même manière que pour les besoins physiologiques, la satisfaction de la pulsion vise à éliminer l'excitation qui correspond pour l'organisme à la perception d'un déplaisir. Le but de toute pulsion serait donc de tendre vers une sensation de plaisir, c'est une réponse au principe de plaisir.

B) Le dualisme pulsions de vie – pulsions de mort, deux forces opposées qui poursuivent pourtant un but commun : le retour à un état antérieur, vers un « *Au-delà du principe de plaisir* » :

Le principe de plaisir ayant pour fondement l'affaiblissement au niveau le plus bas de toute tension, poussé à son extrême, ce principe économique vise le retour à un état inanimé, un état anorganique. C'est à partir de ces spéculations mais également des observations cliniques des névrosés de guerre que Freud admet la coexistence de deux types de pulsions : les pulsions de vie et les pulsions de mort. En effet, Freud tente d'expliquer pourquoi, dans les névroses de guerre, le soldat est habité par le réel d'une compulsion de répétition qui fait de lui un homme qui répète en boucle et à l'identique les épisodes morbides qu'il a vécus, et qui les revit sur le même mode, dans ses cauchemars. Cette compulsion de répétition résulte de la pulsion de mort. C'est ainsi que ce qui se dirige vers un « *au-delà du principe de plaisir* » vise la mort.

Avec l'entrée en scène de la pulsion de mort, Freud oppose les pulsions de vie (qui renferment les pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation) et les pulsions de mort. Les pulsions de vie sont les pulsions qui unissent, qui lient, qui intriquent ensemble ; la pulsion de mort, elle, désintrique. Freud, en 1923, dans *Le moi et le ça*, démontrera que ces deux types de pulsions, certes de force opposée, fonctionnent ensemble. De la même manière qu'Empédocle, philosophe pré-socratique, avait bâti sa pensée sur le *Cosmos* avec deux forces opposées qu'il avait nommé : l'amitié et la discorde, ces deux forces ont toutes deux une fonction essentielle :

2 J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse* (1967), Paris, PUF, 2016, p359-360

l'une recherche l'union et l'harmonie, l'autre permet de ne pas s'oublier dans un tout qui ferait perdre toute singularité.

C) Du principe de plaisir au principe de réalité : le développement du surmoi – garant de l'aptitude à la civilisation en posant les interdits structurants :

La maturation du moi induit, à force d'interaction avec le monde extérieur et à mesure des identifications objectales successives, le fait qu'il reconnaisse l'existence d'un principe de réalité. Au fil du développement psychologique de l'individu, les pulsions trouveront alors des destins de plus en plus élaborés et adaptés à la réalité. Dans *Pulsions et destins des pulsions*, Freud décrira les différentes modalités d'atteinte de la satisfaction : il distingue quatre destins possibles : le renversement en son contraire, le retournement contre sa propre personne, le refoulement et la sublimation. Il les expose et les explique dans l'ordre de leur apparition au cours de l'évolution de la vie. Ainsi, la sublimation serait la modalité de satisfaction de la pulsion la plus évoluée.

Les pulsions de mort sont les pulsions les plus archaïques et sont associées aux pulsions de destruction, à l'agressivité et aux sentiments de haine. Or, dans *Le moi et le ça*, Freud expose sa seconde topique comprenant trois instances : le Ça qui est le réservoir pulsionnel « à l'état brut » ; sur le Ça, se bâtit le moi qui est l'instance en lien direct avec le monde extérieur et donc avec la réalité. « *Le moi est avant tout un moi corporel* »³ dira Freud. Il est le fruit des identifications successives aux objets aimés puis perdus. Enfin, à la période œdipienne, par identification à des objets plus puissants et interditeurs (en premier lieu, la figure paternelle), le surmoi se constitue. Cette instance, siège de la morale, est le garant de l'aptitude à la vie civilisée : elle se développe au travers des interdits structurants tels que l'interdit de l'inceste, l'interdit de l'homicide, le respect des règles et des lois. C'est également avec l'avènement du surmoi que naît le sentiment de culpabilité.

C'est donc avec la formation de cette instance exigeante et moralisatrice que le moi se verra contraint de trouver des stratégies pour « dompter » les pulsions du Ça et contourner voire ajourner la satisfaction de certaines d'entre elles jugées « immorales ». En effet, le surmoi va condamner sévèrement la pulsion ; s'en ressent alors un déplaisir au point que, pour l'éviter,

3 S. FREUD, *Le moi et ça* (1923), Paris, Payot, p65

« l'admission au conscient est refusée à la représentation psychique de la pulsion »⁴. Il y aura alors refoulement de ces pulsions. Pour autant, la pulsion refoulée reste active dans l'inconscient et cherchera à trouver sa satisfaction par des voies contournées.

Enfin, la sublimation est l'issue la meilleure par où les désirs infantiles peuvent manifester toute leur énergie en la convertissant en une force positive et créatrice. La sublimation apparaît comme un accord entre deux dimensions irréductibles : la réalité interne du sujet et sa vie pulsionnelle qui pousse à la réalisation immédiate de ses buts quelles qu'en soient les conséquences tant vis-à-vis du sujet que vis-à-vis des autres, et la réalité extérieure à savoir la vie collective comportant des limitations et des interdits pour préserver les intérêts d'autrui.

II. Toutefois la guerre est un de ces traumatismes ayant pour conséquence un retour en arrière des pulsions :

Compte tenu de ce qui vient d'être décrit sur l'évolution pulsionnelle de l'homme, la guerre ne peut avoir qu'un effet délétère sur le psychisme humain par l'intervention d'au moins trois facteurs : le premier étant que la guerre renvoie aux penchants primitifs de l'homme et s'étaye sur leurs pulsions de destruction ; le deuxième est lié au fait que les nations, les peuples pourtant civilisés appellent à la transgression d'un interdit suprême : l'interdit de l'homicide et enfin, le troisième facteur relève du caractère particulier d'un tel trauma qui soulève une telle quantité d'excitation que l'organisme ne peut la contenir ni la gérer. Par la force de ses trois facteurs (ce que Freud nomme « *influences exercées par la guerre* »), une régression pulsionnelle s'établit, « *un retour en arrière* ».

A) La guerre s'appuie sur les penchants primitifs de l'homme :

Dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Freud fait remarquer que la guerre n'a fait que mettre en lumière ce que les psychanalystes savaient déjà depuis longtemps à propos de l'agressivité humaine. En décembre 1914, il dit au psychopathologiste et poète hollandais Frédérik Van Eeden que les psychanalystes avaient appris à la fois par l'étude des rêves, des actes manqués et par l'étude des symptômes névrotiques que les élans primitifs

4 S. FREUD, *Métapsychologie – Le refoulement* (1915), Paris, Flammarion, 2012, p112

de l'Homme n'avaient pas disparu mais qu'ils continuaient d'exister de façon refoulée n'attendant qu'une occasion de réapparaître.

Dans l'essai *La guerre et ses déceptions*, Freud reprend cette explication : « *En réalité, les mauvais penchants ne « disparaissent » jamais, ne sont jamais déracinés. (...) l'observation psychanalytique montre, au contraire, que la partie la plus intime, la plus profonde de l'homme se compose de penchants de nature élémentaire, ces penchants étant identiques chez tous les hommes et tendant à la satisfaction de certains besoins primitifs. (...) Il est admis que tous les penchants réprouvés par la société comme étant mauvais (par exemple, les penchants à l'égoïsme et à la cruauté) font partie de ces penchants primitifs.* »⁵. La guerre, pilotée par les nations représentant les injonctions culturelles, permet donc l'expression collective de ces penchants primitifs qui, en fait, sont du ressort de la pulsion de mort. En effet, de la pulsion de mort, Freud dira dans *Le moi et le ça* (1923) : « *La pulsion de mort se manifesterait désormais – bien que ce ne soit vraisemblablement que d'une manière partielle – sous la forme de pulsions de destruction tournées contre le monde extérieur et d'autres êtres vivants* »⁶. Le climat de destruction et de mort que la guerre impose entraîne une régression pulsionnelle résultat de la désunion des pulsions de vie et des pulsions de mort.

B) La guerre – une transgression de l'interdit de l'homicide au niveau collectif amenant à un retour en arrière des pulsions :

Les nations les plus civilisées et cultivées du monde, où sont nés de grands philosophes, des poètes, des musiciens, ont été aussi les plus meurtrières et inhumaines.

Concernant la brutalité des individus, la position de Freud ne variera pas. L'homme est un être pulsionnel, ses pulsions demandent satisfaction sans considération pour des motifs moraux. Les formulations de *Malaise dans la culture* sont célèbres : l'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus contraint de se défendre quand il est attaqué ; il compte parmi ses pulsions un très fort penchant à l'agressivité. Freud reprend la formule de Hobbes : « *l'homme est un loup pour l'homme* ». L'altruisme, le dévouement sont des formations réactionnelles à la culpabilité ou à la peur de perdre l'estime ou l'amour de ceux dont il

5 S. FREUD, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, essai *La guerre et ses déceptions*, 1915

6 S. FREUD, *Le moi et ça* (1923), Paris, Payot, p92

dépend. En aucun cas ces vertus ne sont « naturelles ». L'éducation et la culture apprennent à l'homme à renoncer à la satisfaction immédiate de ses pulsions.

C'est la raison pour laquelle un des facteurs de la désillusion face à la guerre est celui qui provient de la brutalité des États soi-disant civilisés. La barbarie des nations vient redoubler celle des individus. Ainsi, à moins de faire l'hypothèse que la culture acquise est elle-même une illusion (ou que la plupart des hommes cultivés sont des « *hypocrites qui acceptent la civilisation* »⁷), il n'y a plus rien à attendre pour limiter les penchants pulsionnels : ni d'une contrainte externe, ni d'une éducation ou d'une obéissance à un principe supérieur. D'où la conclusion de Freud dans son essai : « *Tout se passe comme si toutes les acquisitions morales des individus s'effaçaient dès lors qu'on réunit une pluralité (...), et qu'il ne restât plus que les attitudes psychiques les plus primitives, les plus anciennes et les plus grossières* »⁸. Le nombre balaie la culture, et là où *Totem et tabou* fondait la culture sur le meurtre d'un seul (le père de la horde), le meurtre de masse que cette guerre impose détruit un monde de culture et impose l'idée d'une mort de masse pour une « psyché de masse », idée poursuivie dans *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921) : « *La foule (...) montre les signes d'affaiblissement du rendement intellectuel et de désinhibition de l'affectivité, l'incapacité de se modérer et de temporiser, la tendance au dépassement de toutes limites dans l'expression des sentiments et à leur décharge totale dans l'action, (...), donne une image évidente de régression de l'activité psychique à un stade antérieur comme celle que nous ne sommes pas étonnés de trouver chez les sauvages ou chez les enfants* »⁹.

C) La guerre – un traumatisme d'une force telle qu'il fait effraction dans le pare-excitation :

Outre les penchants pour la destruction réveillés chez tous les hommes pendant cette période de guerre, un autre phénomène a pu être observé chez certains soldats qui pourrait être également désigné comme un affaiblissement de l'aptitude à appartenir à un collectif ou, en tout cas, un affaiblissement du devoir d'obéissance : une propension à chercher à désertier le front soit en mentant sur leur état de santé, soit simplement en tentant de s'échapper. Cette

7 S. FREUD, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, essai *La guerre et ses déceptions*, 1915

8 Ibidem

9 S. FREUD, *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), chap. « *La pulsion grégaire* », Paris, Payot, 2012, p84-85

tendance face à une menace vitale est humaine. Cependant, cette façon d'agir, s'opposant aux injonctions morales, peut susciter un sentiment de culpabilité très marqué chez le sujet ; sentiment qui pourrait le conduire à des passages à l'acte auto-punitifs.

L'effroi ressenti pendant les bombardements par exemple a généré une grande perturbation psychique. Ces hommes sont traumatisés. Freud explique ce qu'est le traumatisme en ces mots : « *Nous appelons « traumatiques » les excitations externes assez fortes pour faire effraction dans le pare-excitation* »¹⁰. Le pare-excitation est imaginé par Freud sous la forme d'une couche superficielle qui protège le psychisme d'une quantité trop forte d'excitation en n'en laissant pénétrer qu'une partie. Lors d'un choc trop violent ou inattendu, le pare-excitation est « dépassé » et la surcharge énergétique déborde l'appareil psychique.

Compte tenu des effets destructeurs qu'implique le traumatisme, les procédés défensifs déployés par le sujet pour lutter contre sa force deviennent également actifs dans sa réalité psychique. C'est lorsqu'il y a traumatisme que le sujet répète des expériences désagréables dans un « *Au-delà du principe de plaisir* » ; dans cette compulsion de répétition, c'est là encore la pulsion de mort qui est à l'œuvre.

III. Freud espère un rétablissement des pulsions en des temps meilleurs et plus calmes :

L'inconscient ne croit pas à la mort et se conduit comme s'il était immortel ; ainsi, seuls la culture, l'art et la psychanalyse peuvent endiguer ce besoin de destructivité. La culture permet à l'homme de se protéger des lois de la nature et d'organiser une réglementation des relations humaines. Après un cataclysme tel que la Grande Guerre, la renaissance de la civilisation en passe à l'évidence par la réalisation d'un deuil de masse qui, en élaborant la perte, toutes les pertes (qu'il s'agisse de pertes humaines, de perte de biens matériels ainsi que culturels) conduirait à un réinvestissement de nouveaux objets. Les individus pourraient alors accéder à nouveau à la satisfaction par la voie de la sublimation.

A) Un travail de deuil à élaborer :

10 S. FREUD, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris, Payot, p84

Dans la seconde partie des *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, intitulée « *Notre attitude à l'égard de la mort* », Freud explique comment le conflit a balayé la manière conventionnelle de traiter la mort. La tendance à la mettre de côté, à « *l'éliminer de la vie* »¹¹ n'est plus, face au deuil de masse provoqué par la guerre, soutenable. De cette analyse, Freud tire plusieurs conclusions : la tendance à dénier la mort répondait à des motivations essentiellement inconscientes ; la mort n'est pas représentable, et l'inconscient se conduit comme s'il était immortel. En effet, il énonce : « *Le fait est qu'il nous est absolument impossible de nous représenter notre propre mort, et toutes les fois que nous l'essayons, nous nous apercevons que nous y assistons en spectateur. C'est pourquoi l'école psychanalytique a pu déclarer qu'au fond personne ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même, dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité.* »¹² La tendance à l'héroïsme découlerait de telles motivations ; celui qui a donné sa vie à la nation acquiert une forme d'immortalité héroïque consacrée par les institutions sociales (comme par exemple les monuments aux morts) . Freud incite à se comporter différemment devant la mort ; jusqu'à en tirer une véritable morale d'action : *Si vis vitam, para mortem* écrit Freud en conclusion de son texte, ce qui signifie « Si tu veux pouvoir supporter la vie, soit prêt à accepter la mort ».

Le travail de deuil consiste principalement à désinvestir l'amour pour un objet perdu. Selon Freud, la résistance à ce travail vient du fait que « *l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale, même lorsqu'il a déjà un substitut en perspective* »¹³. Il s'agit, pour le sujet concerné, de détacher toutes les connexions avec cet objet perdu. Le travail de deuil consiste à réactiver les satisfactions narcissiques dues au fait de rester en vie pour accepter la réalité de la perte. Dans d'autres textes, Freud évoque la culpabilité que la mort provoque, et notamment celle d'autrui. « *L'homme civilisé adulte ne pensera pas volontiers à la perspective de la mort d'un de ses proches : ce serait faire preuve d'insensibilité ou de méchanceté.* »¹⁴ . Cependant, dans la guerre, il existe une inversion de cette valeur, dans la mesure où la mort devient probable. La mort de l'être proche est d'autant plus insupportable qu'elle prive d'un certain nombre de jouissances. En même temps, envisager la mort des proches est beaucoup plus simple que le fait d'envisager la sienne.

11 S. FREUD, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915), essai « *Notre attitude à l'égard de la mort* »

12 Ibidem

13 S. FREUD, *Deuil et mélancolie* (1915), Paris, Payot, 2011, p47

14 S. FREUD, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915), essai « *Notre attitude à l'égard de la mort* »

Finalement, la personne en deuil réinstalle ses bons objets intériorisés. C'est par ce processus que le remaniement pulsionnel des sujets pourra s'opérer, par là même, que la reconstruction de la cité pourra s'édifier.

B) Un nouveau visage civilisationnel possible :

Les « phases de reconstruction » prennent une dimension importante, au vu des ravages causés. Penser la reconstruction, c'est aussi voir la façon dont les sociétés jugent la guerre et ses effets, et les conséquences au point de vue politique et législatif. À ce propos, il est constaté, avec la définition progressive du « sinistré », l'idée généralisée que les pouvoirs publics ont pour devoir de considérer le risque de guerre au nom de la solidarité nationale, ce qui entraîne une évolution du droit dont tous les régimes placés face au problème de la reconstruction doivent tenir compte : l'indemnisation des dommages de guerre a été envisagée faisant du sinistré une figure incontournable des après-guerres et un objet nouveau de la compétition politique. Aujourd'hui, historiens, philosophes, psychanalystes ne considèrent plus seulement les conflits en eux-mêmes, mais comprennent l'intérêt des périodes qui les suivent, où tout est à rebâtir...

C) Vers la sublimation...

Une pulsion est sublimée lorsque sa force est détournée de sa finalité première d'obtenir une satisfaction immédiate pour se mettre alors au service d'une finalité sociale, qu'elle soit artistique, morale ou intellectuelle.

Freud explique que le processus de sublimation est permis par un retrait dans le moi de la libido sexuelle, retrait qui entraîne une désexualisation de celle-ci. Évoquant le processus d'identification, il pose l'hypothèse que le passage par le moi, qui transpose la libido d'objet sexuelle en libido narcissique avant de lui donner un nouveau but, constitue la voie générale de la sublimation. L'idéal du moi engage et oriente donc la sublimation.

Ainsi, puisque la force des premières identifications et ses marques restent durablement imprimées chez tous les sujets, même après une désunion des motions pulsionnelles suite à un événement tel que la guerre, l'idéal du moi est resté profondément constitué et c'est bien par son intermédiaire que la voie de la sublimation pourra s'ouvrir. En effet, le processus de

sublimation, c'est à dire, le passage d'une satisfaction sexuelle et infantile à une autre désexualisée, ne saurait se déployer sans le soutien des idéaux symboliques et des valeurs sociales. L'œuvre permet d'intégrer des expériences diverses et contradictoires, agissant de ce fait dans le sens de la liaison, de l'intégration d'aspects fragmentaires du moi, d'identifications diverses.

Cependant, la défense sublimatoire ne se maintient pas toujours et le processus dévoile alors sa proximité avec la destructivité. Suicides, passages à l'acte mélancoliques renvoient aux rapports entre sublimation et pulsion de mort, par le jeu de la désexualisation décrite par Freud.

Les espoirs de Freud quant à un rétablissement des motions pulsionnelles après la guerre reposent sur la capacité plastique de la pulsion ainsi que sur le poids des premières identifications du sujet qui ont une incidence déterminante sur la formation du caractère, sur la constitution de l'idéal du moi et finalement sur l'acquisition d'une aptitude à la civilisation.

Il n'en reste pas moins que les individus ont été irrémédiablement marqués par la guerre. Freud, lui-même, en a relaté toutes les conséquences lors de ses études sur les névrosés de guerre. La compulsion de répétition, les difficultés de deuil, pouvant mené pathologiquement à la mélancolie, le sentiment de culpabilité qui l'accompagne sont autant d'aspects amenuisant considérablement les conditions de vie. En outre, par contamination transgénérationnelle, fruit des processus identificatoires, de nombreux symptômes névrotiques (parfois tellement transformés qu'il en est difficile d'y percevoir un lien avec cette tragédie) auront germé dans les générations suivantes.